

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

2ème Année, No. 55. — Samedi, 23 mai 1885.  
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal.

LE No. 5 CENTS.

ABONNEMENTS :  
Six mois : \$1.50.—Un an : \$3.00.



LE MAJOR-GÉNÉRAL MIDDLETON, COMMANDANT-EN-CHEF DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE DU NORD-OUEST.

## LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 23 Mai, 1885

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu.—Ma belle-mère, par Maurice O'Reilly.—Primes du mois d'avril : Liste des réclamants.—La porteuse de Pain (*suite*).—Poésie : La première communion, par Mme Hermance Lesguillon.—Nos gravures.—Récréations de la famille : Enigme, problème d'échecs et rébus.—Choses et autres.—Primes mensuelles du *Monde Illustré*.

GRAVURES : Portrait du général Middleton.—L'insurrection du Nord-Ouest : Le fort de Battleford ; Le major Crozier, de la police montée ; Médecine Hat ; La bataille de l'Anse-au-Poisson : Les sauvages dans le ravin.—Gravure du feuilleton.—Rébus.

## ENTRE-NOUS

**J**E vous avoue que les nouvelles du Nord-Ouest, arrivées samedi dernier, m'ont complètement pris par surprise.

Les rêves de batailles, de combats héroïques, de dévouements et de hauts faits se sont évanouis à la réception de ce télégramme laconique :

Camp de Batoche, 15 mai 1885.

Honorable M. CARON,  
Ministre de la Milice, Ottawa.

Riel est mon prisonnier.

Général MIDDLETON.

La nouvelle fut reproduite d'un bout à l'autre du pays en quelques instants, et il est certain que, durant une heure au moins, du golfe Saint-Laurent à l'Île de Vancouver et de la Baie d'Hudson au Mexique, pas un fil télégraphique n'a transmis d'autre dépêche que celle que vous venez de lire.

Cependant, personne n'y voulait croire, et j'ai entendu moi-même plus d'un brave homme dire d'un petit air d'autorité :

—Bast ! on connaît ça, c'est aujourd'hui samedi, les journaux sont à court de nouvelles, ils nous envoient ce canard et vont nous laisser le bec à l'eau jusqu'à lundi.

\*.\*

Mais les télégrammes se suivaient et se ressemblaient tous. Il fallut bien se rendre à la vérité.

Riel était bel et bien prisonnier.

—La lutte a dû être terrible, disait-on, le dictateur du Nord-Ouest s'est sans doute battu comme un lion, et, nouveau Rolland, ce n'est qu'après avoir amassé autour de lui des monceaux de cadavres qu'il est tombé. Pas du tout.

Non, les temps héroïques sont passés, Rolland est mort, et de nos jours pas un homme ne peut soulever sa Durandal qui coupait les montagnes.

Non, il n'y a pas eu lutte, pas une goutte de sang n'a été versée, pas un coup de feu n'a été tiré.

La capture a été facile. Riel s'est rendu.

C'est ainsi que s'écroulent les réputations.

Une légende de moins... C'est peut-être mieux.

\*.\*

N'importe ! c'est une idée à laquelle on ne s'habitue pas tout de suite comme cela, d'une minute à l'autre.

Le réveil est brusque.

Où, c'est bien tant mieux que tout cela finisse. Certes, il y a déjà assez de crêpes et assez de larmes, mais je croyais Riel plus fort que cela, et, voulez-vous que je vous dise le fond de ma pensée, j'espérais au moins qu'il saurait mourir plutôt que se rendre.

J'ai eu tort.

\*.\*

Maintenant s'élève la grande question. Que va-t-on faire de Riel ?

On le pendra, disent les Ontariens.

On doit lui faire grâce, affirme-t-on ici.

Ni l'un ni l'autre à mon sens. Qu'on ne lui fasse pas de procès, cela sera bien plus simple ; on évitera les deux extrêmes qui, du reste, n'auront pour résultat que de mécontenter une partie de la population.

Les réformes demandées par les Métis étaient

elles justes ? Oui, puisque tout le monde le reconnaît.

Riel avait-il raison de recourir à la poudre pour les obtenir ? Non, c'est évident.

Eh bien ! puisque voilà un oui et un non qui s'annulent, qu'on se taise, et bien plus, qu'on fasse du révolté un régulier, de l'insurgé un gardien de la paix ; en un mot, que Riel devienne un allié pouvant rendre des services.

\*.\*

Si on pend Riel, il faudra, pour être logique, pendre un de ceux qui, par leurs agissements, ont provoqué la rébellion.

Riel n'est que l'effet, la cause est ailleurs qu'au Nord-Ouest.

Si vous saviez ce qui s'est passé à propos des colons, vous ne pourriez trouver d'expressions assez fortes pour flétrir ceux qui ont commis à leur égard des injustices incroyables.

Notez, qu'obéissant au principe qui règle la rédaction du MONDE ILLUSTRÉ, je n'ai aucune arrière-pensée politique, en parlant ainsi ; je ne suis que l'écho qui répète, le miroir qui réfléchit une image.

Si vous saviez ce que disent nombre d'hommes influents, de colons, d'employés du gouvernement même à propos de tout cela !

Mais pourquoi vous parler de toutes ces choses ?

Dans quelques jours, vous saurez tout, on va découvrir le pot aux roses.

\*.\*

Il ne s'agit ni de parti ni de nationalité.

Lisez le *Herald*, de Calgary, du 6 avril, et vous pourrez avoir une idée juste de ce qui se passe là-bas.

Ce journal donne le compte-rendu d'une assemblée publique des colons de Calgary et des environs. Remarquez en passant que tous ces cultivateurs, moins un, étaient *anglais*.

Chacun d'eux est monté à la tribune et a exposé ses griefs.

“ Je suis ici, dit le premier, depuis plus de vingt ans, je me suis établi, j'ai cultivé, travaillé, peiné, et jamais je n'ai pu obtenir un titre de propriété.”

“ Et moi, dit l'autre, moins heureux que mon ami, j'ai été chassé de ma propriété par la police montée.”

Et ainsi de suite, pour finir par le *Maire* de Calgary, qui a lieu de se plaindre, plus que tous les autres peut-être.

Avouez que tout cela n'est pas encourageant et qu'on a mauvaise grâce à venir faire de la propagande en faveur de la colonisation du Nord-Ouest, quand on traite ainsi les gens.

\*.\*

Tout cela va finir, Dieu merci !

En attendant, les sottises commises ont coûté cher !

Si j'en crois les journaux, le bilan de l'expédition peut (en admettant qu'on en reste là) se solder par : plusieurs centaines de vies perdues, cinq millions de dépenses, une immense moisson manquée, les fermes incendiées, etc., etc.

Voyez, du reste, les lettres de Mgr Grandin, du Père Lacombe et de tant d'autres missionnaires !

\*.\*

Je n'aurais jamais cru que l'on pût se servir d'un malheur arrivé à un prêtre comme de prétexte à la réclame. Je viens de l'apprendre.

Voici la chose, je vous la donne telle que cueillie dans un journal :

“ Le révérend Père Moulin, qui a été blessé à la dernière bataille, à Batoche, est un des abonnés du journal *Le Cultivateur*.”

Et puis, après ?

Veut-on dire que le R. P. Moulin n'aurait pas été blessé s'il n'avait pas été abonné au journal *Le Cultivateur* ?

Ou bien, *Le Cultivateur* a-t-il l'intention de prendre la blessure à son crédit et de demander une subvention, une pension, une décoration... quoi, enfin ?

Ce malencontreux entrefilet est de la force de celui qui a paru, il y a quelque trente ans, dans *Le Siècle* :

“ Le maréchal Saint-Arnaud, qui vient de mou-

rir, ne buvait que du chocolat de la compagnie \*.\* tel rue, tel numéro.”

Heureusement, la punition ne se fit pas attendre le lendemain, les actions de la compagnie \*.\* baissait de deux pour cent..... !

\*.\*

L'année 1885 ne semble pas être appelée à figurer parmi les plus heureuses de notre histoire.

Nous voici à la fin du cinquième mois, et déjà nous voyons son passif un peu trop chargé : la guerre, l'épidémie de la variole et un printemps trop tardif.

Le second de ces maux a répandu une alarme bien naturelle, et on se prend à voir les choses plus en noir encore en constatant la nullité des mesures prises.

Et d'abord, la commission d'hygiène de Montréal est entièrement disloquée. On avait un excellent président, le Dr Gray, homme de science et d'expérience... ; il donne sa démission après avoir reconnu qu'il lui était impossible d'arriver à faire quelque chose de bien. Puis il y a la grande question de nettoyage des cours et ruelles, ainsi que celle de l'enlèvement des déchets... : une véritable bouteille à l'encre, on ne sait qui a tort ou raison. Et enfin la nomination d'un nouveau médecin de la cité.

\*.\*

Le premier de ces trois points est plus grave qu'on ne pense : on ne trouve pas tous les jours un échevin ayant les capacités nécessaires et les connaissances techniques indispensables pour devenir un bon président.

Le second a une importance indiscutable, puisque l'hygiène est basée principalement sur la propreté. Mais là on se heurte à une grande difficulté ; il faut lutter contre l'apathie et l'égoïsme du public. Chacun attend que son voisin commence, et personne ne fait rien.

Quand à la nomination d'un médecin compétent, c'est encore une de ces mesures qui mettent en jeu toutes les intrigues et toutes les ambitions.

J'en connais bien un qui a plus de titres que beaucoup d'autres, mais il a un grand défaut, il connaît à fond la science de l'hygiène ; il est donc peu probable qu'il obtienne cette position.

\*.\*

Mais laissons de côté toutes ces vilaines choses, et pour ne pas vous laisser sur une mauvaise impression, je vais vous parler de quelqu'un que vous aimez tous et qui ne vous déteste pas.

Le curé Labelle qui, ainsi que vous le savez, est en Europe depuis près de trois mois, le curé Labelle est sur le point de revenir parmi nous.

Ce qu'il va nous conter de son voyage ! Quelles bonnes veillées nous allons passer avec cet excellent homme, au cœur si bon et à l'esprit si large !

Il y a quelques jours, il écrivait à M. Gustave Drolet une lettre charmante que je regrette de n'avoir pas sous la main pour vous la communiquer.

Le bon curé s'était bien promis, avant son départ, d'aller voir le général de Charette, mais une chose le taquinait un peu : c'était de savoir comment l'aborder. Dame ! on ne parle pas à un général, presque chef de parti, comme on cause avec vous et moi... Comment faire ?

Il confia sa peine à M. Drolet qui, connaissant à fond son ancien colonel, lui dit carrément, militairement : “ Monsieur le curé, *soyez nature*.”

Le conseil était bon et valait la peine d'être suivi.

\*.\*

Dans sa lettre, M. Labelle dit : “ Je viens de dîner avec le général, je lui ai parlé comme nous parlons chez nous, et nous sommes devenus tout de suite bons amis. Nous avons causé de beaucoup de choses, comme bien vous pensez, on a parlé émigration, culture, etc. “ C'est bon, dit le général, je vois ce qu'il vous faut, je vous *prêterai* quelques-uns de mes vendéens, vous les essayerez, M. le curé.”

“ Mais plus d'une fois je l'ai vu, l'œil perdu dans l'espace, ne m'écoutant plus, puis sortir tout à coup de sa méditation et s'écrier : “ Et mes zouaves, M. le curé, parlez-moi de mes zouaves canadiens ? ” Alors on parlait de vous tous, mes amis, qu'il a

connus, qu'il a commandés, et dont il se souvient toujours, toujours....."

\* \* \*

Après son voyage en France, le curé est allé visiter l'exposition d'Anvers, et c'est avec un légitime sentiment d'orgueil qu'il a constaté que le Canada y était bien représenté.

Une chose surtout l'a frappé, un article, un produit de l'industrie locale : le papier de St-Jérôme.

Aussi finit-il sa lettre par ces mots qui ont lieu de flatter notre chauvinisme : "Le papier belge ne vaut pas le papier Rolland!"

Cela n'a rien qui nous étonne, du reste, puisque c'est sur le papier de Saint-Jérôme que s'imprime LE MONDE ILLUSTRÉ.

Ce n'est peut-être pas très modeste ce que je dis là, mais puisque c'est vrai.....!

LEON LEDIEU.

## MA BELLE-MÈRE

### MONOLOGUE

(Le gendre arrivant sur la scène en se frottant les mains, et avec toutes les apparences d'une extrême satisfaction.)

**J'**AI une bonne nouvelle à vous annoncer... hier soir, ma belle-mère a avalé un cure-dent en croyant prendre une pilule, et le médecin m'a dit : (baissant la voix) "C'est très grave... très grave... à moins pourtant d'un de ces hasards fabuleux..." (Avec éclat) Oh ! mais c'est impossible ! Quand les médecins vous disent—c'est très grave—on sait ce que cela signifie, n'est-ce pas ! et le mien, qui est un âne, n'aurait aucune raison pour me jouer ce mauvais tour... Enfin, il a ajouté : "Il faut qu'elle rende le cure-dent, sans quoi elle rendra l'âme !" Qu'elle garde le cure-dent ! allais-je m'écrier, quand, songeant à la présence du docteur : (Avec une émotion hypocrite) "Oh ! guérissez-là, bon docteur, cette bonne, chère et excellente femme !!" (D'un ton naturel) Que voulez-vous !... il faut bien sauver les apparences... Mais avec vous je n'ai pas les mêmes ménagements à garder, et vous allez comprendre la haine féroce que j'éprouve pour cette espèce de sauvagesse qu'on appelle ma belle-mère.

Non, voyez-vous, sur toute la surface du globe... en Chine, au Pérou, en Russie, en Allemagne, au Japon, au Canada, en Australie, au Nord-Ouest, n'importe où ! je défie de trouver une femme plus acariâtre, plus méchante, plus insupportable, plus revêche, plus médisante, plus maussade, plus tracassière que ma belle-mère ! Ce qu'elle m'a fait souffrir !... (avec désespoir) j'en ai froid dans le dos quand j'y pense !...

Ainsi, tenez... le jour même de mon mariage, j'eus un premier échantillon de son caractère... Figurez-vous qu'après la messe il y a eu un petit repas... vous savez... un de ces repas assommant pour le marié, où assistent les témoins et les parents... J'avais hâte, comme bien vous pensez, que tout cela fut terminé, pour aller prendre le bateau à la traverse de Longueuil... C'est là que je faisais mon voyage de noce... Ah ! dame... j'aurais préféré aller à New-York... ou en Californie... mais le voyage de Longueuil, c'est moins dispendieux... (au public et avec conviction) oui ! je vous assure que c'est bien moins dispendieux... j'ai fait le calcul... Toujours est-il que j'étais pressé d'en finir, d'autant plus que ma belle-mère m'énervait avec ses recommandations... (imitant la voix de sa belle-mère) O Oscar ! vous aurez bien soin d'elle !... O Oscar ! c'est mon unique fille !... O Oscar ! rendez la heureuse !... O Oscar ! elle a l'estomac délicat, empêchez-la de manger trop de boudin !... et patati, patata, ça n'avait plus de fin, et ma belle-mère qui pleurait et qui m'embrassait que c'en était fatiguant. Et pendant ce temps, je voyais là, ma petite femme, si gentille, si bonne, si douce, que je ne pouvais pas embrasser, moi !

Impatient, je tire ma montre et je m'écrie : "Eh mais ! voilà dix heures trois quarts !... nous avons juste le temps d'arriver au bateau de onze heures !" Là-dessus, ma belle-mère qui éclate en sanglots : "Oh non ! pas encore !... attendez jusqu'à onze heures et demie !" Par politesse—car je suis poli, moi—et puis par déférence pour l'esprit

de famille, je condescends à ce délai. La demie-heure se passe... je me lève... je prie ma femme de venir... elle se lève aussi... autre scène... crac !... ma belle-mère qui se trouve mal... On se précipite sur elle... on l'asperge avec de l'eau, du vinaigre, du whisky, de la bière, tout ce qui se trouve de liquide sur la table, une vraie inondation... Enfin, elle revient à elle... Je profite de l'occasion :

—Belle maman, vous êtes mieux, tout va bien, nous partons !

Nouvelle lamentation... et alors... alors une idée infernale surgit dans le cerveau de ma belle-mère.

—Mais, au fait, j'y songe, s'écria-t-elle, je vais avec vous ; Longueuil n'est pas si loin... je trouverai bien une chambre à l'hôtel Montarville où vous avez retenu la vôtre... c'est entendu, nous allons y aller tous les trois, ce sera plus gentil.

Bien plus gentil !... Je frémis d'horreur et mes cheveux se dressent sur la tête.

—Mais, belle maman, c'est contraire à tous les usages...

—Comment ça ! tous les usages... qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse à moi, les usages...

—Mais enfin, belle maman, vous comprenez... ça... ça ne se fait pas...

Voilà une femme qui entre en furie.

—Dites tout de suite que ça vous ennuie... ah ! vous n'êtes qu'un grossier, monsieur ; un impoli, monsieur ; et je vois que j'ai donné ma fille à un monsieur qui n'est pas un monsieur, monsieur !... Comment ? vous voulez m'ôter le droit d'accompagner ma fille... ma fille chérie... vous voulez me la ravir... nous verrons bien ça !...

Je veux protester... elle m'agonise de sottises... ma foi ! la moutarde me monte au nez... je l'appelle vieille patraque... oui, je dois l'avouer, ça m'a échappé, je l'ai appelée vieille patraque... Oh alors ! si vous aviez vu ma belle-mère !... une tigresse enragée !... Elle saisit un flacon de gin pour me le flanquer à la tête... je me baisse... je pare le coup... et le flacon va éclater en morceau sur le dos d'un bossu qui se trouvait de la noce, parce que ma belle-mère prétendait qu'un bossu dans une noce donnait la *good luck* au jeune ménage. Le bossu crie "à l'assassin" !... crac ! voilà ma petite femme qui se trouve mal... nouvelle inondation... nouveaux cris... tapage épouvantable... les voisins accourent... on va chercher la police... la tête me tourne... je ne sais plus que devenir... que faire... Alors, dans un moment de désespoir bien facile à comprendre, je saisis ma belle-mère, qui m'égratigne, me pince, me mord... mais cela m'était bien égal ; je grimpe l'escalier, je monte au troisième étage, je l'enferme à double tour auprès de la chambre de bain, et je jette la clé par dessus les toits.

Pendant ce temps, un grand rassemblement s'était formé devant la maison ; mais j'étais décidé à en finir... une voiture passait... je la hèle... je prends ma femme à moitié morte et je m'installe avec elle dedans... et j'entendais les badauds de la rue qui disaient : "En voilà une drôle de noce ! ohé, le mari ! bonne chance !" et un tas d'autres balivernes... si vous croyez que c'est amusant, vous !

Enfin, j'ai pu échapper ce jour-là à la furie de ma belle-mère, grâce aux gens de la noce qui s'occupèrent tout d'abord de graisser la bosse du bossu avec des *gretons*, puis se mirent à vider les bouteilles pour se remettre de toutes leurs émotions, oubliant complètement ma belle-mère, qui resta dans l'endroit où je l'avais laissée, treize heures et vingt-trois minutes.

Eh bien ! tout cela n'est que de la petite bière auprès de ce que ma belle-mère m'a fait souffrir depuis ! Après avoir fait une paix qui n'a duré que quatre-vingt-quatre heures, juste la moitié d'une semaine, la guerre s'est déclarée pour ne plus finir... tantôt violente et ouverte... tantôt sourde et pleine de ruses... une vraie guerre de mépris... Son imagination féconde invente des choses impossibles pour me contrarier... Si je vais dîner chez elle, elle fait servir les plats que je ne peux pas digérer... Si j'ai froid, elle ouvre les fenêtres... Si j'ai chaud, elle les ferme... Quand je lis ou que je travaille, elle joue du piano ou du cornet à piston... oui ! du cornet à piston !... Sachant que sa présence m'agace, elle est toujours fourrée chez moi... Quand il pleut, elle cache mon parapluie... Si je dis blanc, elle dit noir... Je désirais appeler mon petit dernier Au-

guste, elle l'a baptisé *Anatole*... un nom que je ne peux pas souffrir !...

Il faudrait deux mois pour vous conter tout... mais enfin... (avec joie) ça va finir... (se reprenant) vrai, là, je ne voudrais pas que vous vous imaginiez que je souhaite la mort de ma belle-mère... Loin de moi une si mauvaise pensée... mais enfin... la vie n'a qu'un temps... nous devons tous mourir... un peu plus tôt, un peu plus tard, il faudra tous y passer, n'est-ce pas ?... Eh bien ! ma foi, j'aimerais mieux pour elle que ce fut un peu plus tôt qu'un peu plus tard... il n'y a pas de mal à dire cela, puisqu'il faut y passer, n'est-il pas vrai ?...

(Tirant une lettre de sa poche.) Mais, à propos, cette lettre que j'ai trouvée ici en rentrant... je ne l'ai pas ouverte... (examinant l'enveloppe) ah ! l'écriture de mon médecin... (avec tristesse) je devine... c'est la nouvelle fatale... (avec une grande émotion) pauvre femme !... tout de même, cela me fait quelque chose... (s'apprêtant à déchirer l'enveloppe et avec une émotion croissante) c'est curieux !... ce que c'est que la mort !... je me sens tout ému !... (avec des larmes dans la voix et passant son mouchoir sur les yeux) au fond, elle avait du bon... et puis je l'ai bien fait enrager de mon côté... mais enfin... vous êtes au ciel, belle maman, heureuse... au milieu des petits anges... loin de cette terre ingrate... (déchirant la lettre et pleurant presque) elle me pardonne de là-haut... comme je lui pardonne d'en bas... ah ! tenez, cela me fait réellement du chagrin... je crois que je vais pleurer... enfin, il faut se faire une raison... (parcourant la lettre et changeant d'expression) ah ! mon Dieu ! (lisant) :

Mon cher ami,

Votre belle-mère, grâce à un médicament énergique, a rendu le cure-dent ; elle est sauvée. J'ai accompli un miracle médical.

(Avec désespoir et colère.) Ah ! le misérable !... ma belle-mère ressuscitée !... c'est fait pour moi !... quel coup !... Et mon bonheur !... et ma tranquillité ! Non ! décidément j'aime mieux en finir avec la vie et me jeter dans le premier trou venu... (avec rage) oh ! ces médecins !... ces médecins !... Et il appelle cela un miracle médical... L'imbécile ! (Il sort furieux).

MAURICE O'REILLY.

Montréal, mai 1885.

## PRIMES DU MOIS D'AVRIL

### LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—Edmond Gauthier, 99, rue Saint-Antoine ; J. Gaudet, 1939, rue Notre-Dame ; E. Couture, 207, rue des Allemands ; P.-O. Cérat (2 primes), 966, rue Ste-Catherine ; Joseph Ponton, 44, rue St-Laurent ; Albert Schwartz, 232, rue Aqueduc ; Henri Queneville, 148, rue Montcalm ; Isidore Leclaire, 150, rue Saint-Denis ; Denis Perreault, 2327, rue Notre-Dame ; Alexis Daigneau, 5, ruelle St-Léon ; E. Barsalo, 73, rue des Inspecteurs ; Dame Louis Fafard, 726, rue Ste-Catherine ; Joseph Lefebvre, 187, rue Aqueduc ; A. D. Jobin, N.P. (\$25.00), 257, rue Dorchester ; Mlle Virginie Pigeon, coin des rues des Inspecteurs et Bonaventure ; Dame Zotique Lauzon, 272, rue Jacques-Cartier ; Dame veuve Damase Dépaté, 238, rue Wolfe ; B. Brunette, 395, rue des Seigneurs ; Dame Joseph Plante, 246, rue Aqueduc ; C. David, 565, rue Ste-Catherine ; Dame J.-Bte Guilbeault, 34, rue St-Martin ; Alexandre Lortie, coin des rues Lafontaine et Panet.

Québec.—Joseph Gagnon, 63, rue des Commissaires ; Arthur Gaumont, 91, rue Desfossés ; F.-X. Sanschagrín, coin des rues St-Germain et Ste-Anne ; Edward Little (\$4.00), 45, rue St-Joachim ; Joseph Langlois, 41, rue Franklin ; Ths. Métayer, 41, rue Metcalfe ; Mlle Georgina Roy, 13, rue Colomb ; Hector Joncas, 29, rue St-Eustache.

New-York, E.-U.—P.-Wm. Catudal (\$50.00).

Clyde, Kansas, E.-U.—Etienne Bécharde.

Ottawa.—A. Beauchamp, 266, rue Dalhousie.

Drummondville, P.Q.—Mlle G. Trent (\$15.00).

Sainte-Cunégonde.—Dame Etienne Homier, 78, rue Queneville ; Mlle Eléonore Dandurand, 771, rue St-Joseph ; Dame E. Meunier, 689, rue Albert ; Mlle Dina Mailoux (\$10.00), 1271, rue St-Joseph ; Etienne Valiquette, 159, rue Vinet.

Ville Saint-Henri.—Dame Dosithée Gingras, 1334, rue St-Joseph.

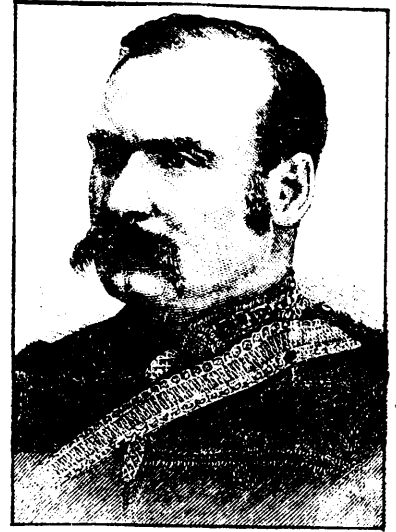
Pointe Saint-Charles.—J.-C. Marengo (\$5.00), 20, rue Grand-Tronc.

Une tête sans mémoire est une place sans garnison.—NAPOLÉON I<sup>er</sup>.

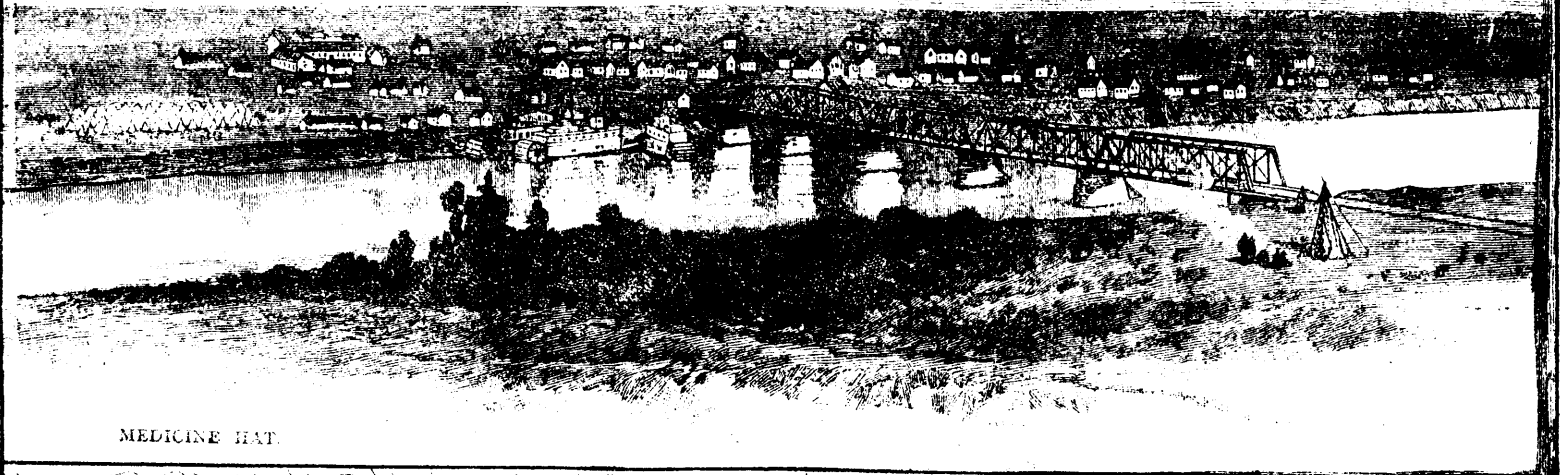




LE FORT DE BATTLEFORD.



LE MAJOR CROZIER (DE LA POLICE MONTÉE).



MEDICINE HAT.



L'INSURRECTION DU NORD-OUEST. — LA BATAILLE DE L'ANSE-AU-POISSON : LES SAUVAGES DANS LE RAVIN.

LA

## PORTEUSE DE PAIN

—o—  
PREMIÈRE PARTIE.—(Suite.)  
—o—

XLIV

**V**ous savez, continua le prêtre, que ma sœur a laissé en mourant sa petite fortune à Georges, son fils d'adoption.

—Oui, fit l'artiste du geste plutôt que de la voix.

—Par son testament, elle m'insérait tuteur de l'enfant. Vous le savez aussi ?

—Oui, répéta le peintre.

—Comme ma sœur, j'ai écrit mes dispositions dernières, et c'est à vous que je confie la tutelle de Georges à qui je laisse le peu que je possède.

Nous avons aimé tendrement le fils de Jeanne Fortier. Je vous demande pour lui toute votre affection. Me promettez-vous de la lui donner, mon ami, et acceptez-vous le mandat que mon amitié et mon estime vous imposent ?

—Je l'accepte, répondit Etienne avec simplicité. Je vous jure de bien aimer Georges et de veiller sur lui comme je veillerais sur mon jeune frère, si j'en avais un.

—Merci, mon ami, je connaissais votre cœur et j'étais sûr que vous ne repousseriez pas mon vœu suprême. C'est vous que je nomme mon exécuteur testamentaire. Dans un instant je vous remettrai mon testament dont le double se trouve déposé dans l'étude du notaire de Boissy Saint-Léger. Je vous le remettrai avec une lettre adressée à Georges, lettre que vous conserverez et qui ne passera de vos mains dans les siennes que quand il aura accompli sa vingt-quatrième année. A vingt-cinq ans il sera nécessaire qu'il sache la vérité sur sa naissance, la vérité tout entière. J'ai fait agir les protections qui n'avaient pu sauver la malheureuse mère, pour obtenir que le nom de Fortier, ce nom taché de sang, ne fût point écrit dans l'acte d'adoption, mais je crois que Georges, devenu un homme, ne doit rien ignorer, et voici pourquoi : Si malgré les apparences contraires la justice humaine avait condamné une innocente, ce serait le devoir du fils d'obtenir la liberté de sa mère, dans le cas où elle vivrait encore, et de provoquer sa réhabilitation. Mais je veux qu'à vingt-cinq ans seulement il apprenne le fatal secret. Vous me promettez donc, vous me jurez, de ne lui rien révéler, quoi qu'il arrive, avant le premier jour de sa vingt-cinquième année ?

—Je vous le promets ! Je vous le jure !

Le moribond étendit la main vers son secrétaire.

—Ouvrez ce meuble, je vous prie, mon ami, dit-il à Etienne.

XLV

Le jeune peintre se leva et obéit.

—Dans le tiroir du bas, à droite, se trouvent deux plis cachetés, reprit le prêtre, cherchez-les.

—Etienne ouvrit le tiroir et y prit deux larges

enveloppes dont les cachets de cire portaient de profondes empreintes.

—C'est cela, dit l'agonisant.

Etienne referma le secrétaire et revint près du lit.

—L'une de ces enveloppes renferme mon testament, continua l'abbé Laugier ; l'autre contient la lettre écrite pour être remise à Georges à l'âge de vingt-cinq ans. Gardez-les toutes les deux, mon cher Etienne, et soyez pour le pauvre enfant un ami dévoué, un sage conseiller. Georges aura bientôt quinze ans. Je l'ai étudié ; je le connais bien. Ce sera un bon et brave garçon, plein de cœur. Je l'ai interrogé sur ses projets d'avenir. Il semble qu'une vocation naissante le pousse vers la carrière du barreau. Dirigez-le de ce côté si la vocation persiste. Faites valoir pour le mieux la petite fortune que ma sœur et moi nous lui laissons. Si modeste que soit cette fortune, elle lui permettra de n'avoir point à lutter contre les difficultés de la vie, et de s'établir convenablement. Je vous confie l'enfant d'adoption de ma pauvre sœur, mon

croit que ce petit cheval lui a été donné par ma sœur et il y tient beaucoup. Quand il sera homme et installé chez lui, vous le lui rendrez.

—Tous vos desirs seront accomplis, mon ami. Avez-vous autre chose encore à me recommander ?

—Non. Je mourrai tranquille sur l'avenir de Georges, mais je souhaiterais le voir avant de partir pour le dernier voyage. Voulez-vous aller le chercher à Paris ?

—Si je le veux !

—Vous savez que le temps presse.

—Ce soir l'enfant sera près de vous.

Etienne serra de nouveau la main du prêtre et partit pour Paris. Depuis onze ans, le jeune homme avait beaucoup travaillé. Il était devenu un artiste sérieux, un artiste d'une réelle valeur et dont les toiles se vendaient très cher. Au début de ce récit nous l'avons vu arriver à Chevry pour s'y reposer pendant quelques jours des fatigues de Paris, et pour y chercher à tête reposée un sujet de tableau pouvant attirer l'attention sur son nom encore obscur, et sur son talent encore ignoré.

Nous savons que l'arrestation de Jeanne Fortier, au moment où on séparait de son enfant la malheureuse femme, lui avait donné le sujet désiré, et qu'il avait immédiatement esquissé les grandes lignes de cette scène émouvante. De retour à Paris, dans son atelier, il se mit à l'œuvre avec ardeur et, d'après son esquisse commença un tableau dont l'effet fut bientôt saisissant. La figure de Jeanne Fortier et celle de Georges étaient frappantes de ressemblance. Aucun détail n'avait été oublié par Etienne. Le petit cheval de bois de l'enfant. Le tableau exposé eut un réel succès, mais la signature d'Etienne Castel n'étant point encore cotée, il ne se présenta pas d'acheteur.

Après l'exposition, la toile revint dans l'atelier où elle fut accrochée dans un coin sombre, couverte d'une toile verte, et Etienne, tout à d'autres travaux, n'y pensa plus. L'année suivante, il obtint une première médaille, et l'année d'après le prix du Salon. A partir de ce moment, il se trouva classé, et la fortune, un peu rebelle jusque-là, lui sourit. Etienne, quoiqu'il fût un garçon de vie paisible et de mœurs régulières, aimait par-dessus tout son indépendance. Il ne songeait point à se marier. En quittant le curé de Chevry, après l'entrevue à laquelle nos lecteurs viennent d'assister, il se disait :

—Contre ça se trouve ! Je n'ai pas l'ennui d'avoir une femme, et je vais avoir un enfant, moi qui justement



Je vous le promets ! Je vous le jure !—(Voir p. 21, col. 1)

cher Etienne, et j'ai la certitude que vous ferez de lui ce que j'en aurais fait moi-même : un honnête homme.

Etienne serra les mains du prêtre en répétant : —Je vous jure de veiller sur lui avec toutes les sollicitudes et toutes les tendresses d'un père.

Deux grosses larmes se détachèrent des paupières de l'agonisant et roulèrent sur ses joues. Il attendit une seconde, pour laisser à son émotion le temps de se calmer, puis il poursuivit :

—Vous ferez vendre tout ce qui se trouve ici, à l'exception de la bibliothèque que vous conserverez pour Georges. Je vous recommande aussi de garder précieusement le petit cheval de carton que l'enfant serrait contre sa poitrine quand sa mère tomba épuisée sur le seuil de la cure. Cet humble jouet est comme une relique. Georges ne se souvient pas d'un passé si triste, heureusement ! Il

adore les enfants

En arrivant à Paris, il monta dans une voiture, se fit conduire au collège Henri IV et demanda le proviseur, de qui il était bien connu, en sa double qualité de peintre célèbre et de correspondant de Georges. Le proviseur le reçut immédiatement. Etienne lui expliqua le motif de sa visite en lui apprenant l'état désespéré de l'oncle de Georges. L'ordre fut aussitôt donné d'aller prendre l'écolier et de préparer pour lui une valise contenant des vêtements et un peu de linge. Georges, cinq minutes plus tard, entra chez le proviseur, courait à Etienne, l'air effaré, et s'écriait :

—Vous venez me chercher, mon ami ? m'a-t-on dit. Est-ce que mon cher oncle serait malade ?

—Il est malade, en effet, mon enfant, répondit l'artiste.

—Très malade ?

—Oui, très malade.

—En danger ?

—J'en ai peur.

Georges éclata en sanglots.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! balbutia-t-il. Ma mère bien aimée est partie la première. Est-ce que mon oncle va me quitter aussi !

—Courage, mon cher Georges, dit Etienne en pressant l'écolier contre son cœur. Courage ! Nous allons partir. Ton oncle désire te voir.

—Partons vite.

Trois heures plus tard l'homme et l'adolescent arrivaient au presbytère de Chevry qu'un nouveau deuil allait bientôt attrister. Georges monta rapidement à la chambre du vieux prêtre qu'il entourait de ses bras en sanglotant. L'abbé Laugier ne put contenir les larmes d'attendrissement qui l'étouffaient. Tous deux restèrent muets pendant quelques secondes. Enfin, l'agonisant parvint le premier à dominer son émotion, et il dit d'une voix brisée :

—Georges, mon cher enfant, comme ta mère, ma pauvre sœur, je vais quitter ce monde.

—Non... non... non... bégaya le fils de Jeanne Fortier avec un tremblement de tout son corps. Vous ne mourrez pas. Je ne le veux pas.

—A quoi bon cette révolte, cher petit ? répliqua le prêtre ; je subis la loi commune. Dieu m'appelle, je vais à lui. En partant je ne regrette qu'une chose, c'est de n'avoir pu te suivre dans la vie jusqu'au moment où, devenu tout à fait un homme, tu auras décidé de ton avenir. En attendant que ce jour arrive, notre ami Etienne Castel remplacera pour toi ceux que tu as perdus. Promets-moi, mon enfant, de lui obéir comme tu obéissais à ta mère bien aimée, ma bonne Clarisse... comme tu m'obéissais à moi-même. Me le promets-tu ?

Georges ne put répondre que par un signe de tête. Les sanglots l'étranglaient. Il se jeta dans les bras d'Etienne qui pleurait silencieusement. L'abbé Laugier continua :

—Sois dans ton adolescence et dans ton âge mûr ce que tu as été pendant ta première jeunesse : bon, humain, charitable. L'avenir te réserve sans doute bien des déceptions, bien des chagrins. D'avance, arme-toi de courage, de résignation, et souviens-toi que l'homme est bien fort quand il est soutenu par sa conscience. Mon enfant, agenouille-toi près de moi.

Georges se laissa tomber à genoux au chevet du lit. Le vieux prêtre trouva dans son corps épuisé assez de force pour se soulever une dernière fois ; il étendit ses deux mains sur la tête du fils de Jeanne Fortier comme il les avait étendues sur la tête de la mère, et il prononça ces mots :

—Au nom du Dieu vivant, Georges, je te bénis !

Ce furent ses dernières paroles. L'effort qu'il venait de faire l'avait épuisé. Il retomba en arrière et sa tête pâle, encadrée de longs cheveux blancs, roula sur les oreillers. Georges saisit ses mains qu'il couvrit de baisers. Quelques minutes plus tard, l'abbé Laugier, cet homme excellent qui avait passé sur la terre en faisant le bien, rendait à Dieu sa belle âme.

Huit jours après ce nouveau deuil Georges rentra au collège Henri IV ; le conseil de famille, obéissant au vœu exprimé dans le testament du vieux prêtre, nommait Etienne Castel tuteur de l'écolier. Presque au moment où se passaient au presbytère de Chevry les choses que nous venons de raconter, Noëmi Mortimer mourait à New-York laissant à son mari, le faux Paul Harmant, une petite fille de huit ans, chétive et frêle. Jacques Garaud était le dernier des misérables, ce qui ne l'empêchait point d'aimer sa femme avec adoration. Sa douleur fut effrayante. Une seule chose pouvait le calmer un peu, c'était la vue, c'était les caresses de l'enfant qui lui rappelait la mère. James Mortimer, frappé au cœur, ne survécut pas longtemps à sa fille qu'il aimait plus que tout au monde. Miné par le chagrin, il s'éteignit, laissant son gendre à la tête de l'une des plus belles affaires industrielles des Etats-Unis.

#### XLVI

Ovide Soliveau, possesseur du secret de Jacques, n'avait point quitté son prétendu cousin, il nous paraît presque superflu de l'affirmer. Depuis neuf ans il était resté muet, les procédés de Jacques à son égard ne lui permettant pas de lui mettre le

couteau sur la gorge. Il puisait comme bon lui semblait dans la caisse toujours ouverte du gendre de James Mortimer. Devenu de plus en plus joueur, il perdait habituellement d'assez fortes sommes et le pseudo Paul Harmant payait sans sourciller. Etant donné cet état de choses, le prétexte manquait à Ovide pour se faire une arme du secret qu'il avait surpris. Une circonstance imprévue devait cependant l'amener un jour à se départir de sa réserve.

\*.\*

Nos lecteurs ne peuvent avoir oublié que M. Labroue, le propriétaire de l'usine d'Alfortville, assis par Jacques Garaud, laissait un fils. Mme veuve Bertin, à qui ce fils était confié, avait liquidé les affaires de son frère, grâce aux sommes versées par les compagnies d'assurances. L'honneur du nom était sauf, mais Lucien ne possédait pour tout héritage que les terrains assez vastes sur lesquels se voyait les ruines de l'usine incendiée. La tante de Lucien n'avait pas voulu vendre ces terrains, pour deux raisons. La première, c'est qu'on n'en aurait pu tirer qu'une somme trop peu importante pour constituer une ressource sérieuse. La seconde, c'est que madame Bertin se disait : Qui sait si le cher petit ne sera pas un jour en état de faire reconstruire les ateliers ? Si ce jour arrive, elle trouvera l'emplacement tout prêt. L'excellente femme n'avait point d'enfant. Elle aimait Lucien comme s'il avait été son fils, et, songeant à son avenir, elle résolut de lui faire donner une éducation solide.

L'ingénieur Labroue avait témoigné plus d'une fois à sa sœur le désir que Lucien suivit la carrière qu'il suivait lui-même. Elle voulut se conformer à ce désir. En conséquence, les études de l'enfant reçurent une direction spéciale, et dès qu'il eut atteint sa dixième année, madame Bertin abandonnant, non sans regret, sa petite propriété de Saint-Gervais, vint habiter Paris et se fixa aux environs du collège Henri IV où elle plaça Lucien. Ainsi le hasard mettait côte à côte le fils de la victime et celui de la malheureuse femme condamnée pour le crime qu'elle n'avait point commis, et ces deux enfants devaient bientôt devenir des camarades inséparables. En effet, quoique ayant deux ans de moins que Lucien, Georges plus précoce se trouvait dans la même classe que le neveu de madame Bertin, et suivait les mêmes cours. Il leur fallut se quitter le jour où Lucien sortit du collège pour entrer à l'Ecole des arts-et-métiers, mais une séparation momentanée ne pouvait rompre les liens de leur amitié et ne les rompit point en effet.

Madame Bertin ne possédait qu'une aisance très modeste, suffisante cependant pour elle et pour le fils de son frère. La pauvre femme ne regrettait qu'une chose, c'est que sa petite fortune, consistant à une rente viagère de cinq mille francs, dût s'éteindre avec elle. Elle songeait avec épouvante que si elle venait à mourir subitement, Lucien se trouverait du jour au lendemain, sans autre ressource que son travail, et elle économisait le plus possible pour mettre de côté quelques milliers de francs qu'elle lui laisserait.

Lucien était studieux. Il désirait avec ardeur se faire une position, aussi madame Bertin ne s'inquiétait point outre mesure de l'avenir. L'excellente femme s'éteignit au moment où son neveu venait d'atteindre sa vingtième année, mais avant de s'éteindre elle raconta au jeune homme la mort tragique de son frère, la ruine résultant de cette mort, et elle lui remit les titres de propriété des terrains d'Alfortville. En apprenant à Lucien le nom de la femme condamnée pour avoir incendié l'usine et assassiné M. Labroue, madame Bertin s'était étendu longuement sur les détails de cette mystérieuse affaire. Elle ne dissimula point que, malgré la condamnation, elle doutait seule de la culpabilité de Jeanne Fortier. Elle parla de Jacques Garaud, le contremaître que l'on disait mort dans les flammes, victime de son dévouement, et la mort elle-même ne lui paraissait nullement prouvée. Pour elle, Jacques Garaud était, ou du moins pouvait être coupable, et Jeanne Fortier innocente et martyre.

Lucien avait écouté ces révélations avec l'attention la plus profonde et l'intérêt le plus douloureux. Les paroles de sa tante restèrent gravées dans sa mémoire : il se dit qu'une tâche sainte

s'imposait à lui, celle de porter la lumière au milieu des ténèbres enveloppant la mort de son père. Resté seul au monde, le jeune homme se remit au travail avec un redoublement d'énergie et continua les études spéciales dont nous connaissons le but.

Et maintenant que nous avons mis sous les yeux de nos lecteurs la situation des principaux personnages de ce récit, revenons à Jeanne Fortier. Nous savons déjà que la malheureuse, frappée de folie à la suite de la congestion cérébrale causée par sa condamnation, avait été conduite à la Salpêtrière, et nous savons aussi que le médecin chargé de la section des folles avait dit après examen :

—Elle pourra guérir.

La science en parlant ainsi, ne se trompait point. Un incident que nous allons raconter amena, en des circonstances formidablement dramatiques, la guérison de Jeanne. C'était pendant le siège de Paris. Les armées allemandes enserraient la grande ville dans un cercle de fer et de feu. Vouloir faire de la famine leur alliée, les Prussiens resserraient de plus en plus la ligne d'investissement ; mais lassés par la résistance obstinée des Parisiens, ils commencèrent le bombardement et couvrirent d'obus la partie de la ville dont ils étaient le plus rapprochés, celle qui se trouve située sur la rive gauche de la Seine. Trois obus vinrent éclater dans l'enceinte des bâtiments de la Salpêtrière. L'un de ces obus incendia le corps de logis des folles parmi lesquelles se trouvait Jeanne Fortier. Les flammes léchaient les murailles, crevaient les toits, et les cris d'épouvante, les hurlements farouches des aliénées, rendaient plus effroyable encore ce spectacle sinistre.

Jeanne, les yeux hagards, les mains accrochées aux barreaux de la cellule, regardait le feu accomplir son œuvre. Un prodigieux travail se faisait dans son cerveau. L'incendie de la Salpêtrière continuait pour elle l'incendie de l'usine d'Alfortville. La mémoire lui revenait, et, en même temps que renaissait le souvenir, le voile étendu sur son intelligence se déchirait, la raison reprenait ses droits.

Elle comprit le péril et, au lieu de pousser des cris inarticulés, des clameurs délirantes, elle appela nettement à l'aide. Sauvée comme ses compagnes, elle fut conduite avec les autres dans une partie éloignée des bâtiments. Là, plongeant sa tête entre ses mains, elle pensa. Au bout d'une heure le passé (un passé déjà vieux de dix ans !) n'avait plus de secrets pour elle. Le médecin, le jour suivant, vint faire sa visite comme de coutume. En entrant dans la cellule de Jeanne, il trouva la condamnée debout, le regard brillant, le visage animé, la physionomie expressive. Au lieu de laisser le médecin venir à elle, ce fut elle qui s'avança vers lui. A plusieurs reprises, depuis la veille, Jeanne s'apercevait bien qu'elle était prisonnière, mais quelle était sa prison ? Une curiosité ardente s'emparait d'elle à ce sujet. Elle voulait savoir.

En la voyant venir à lui, le médecin l'enveloppa d'un coup d'œil rapide. Il comprit que quelque chose d'étrange et d'inattendu se passait en elle. Déjà il ouvrait la bouche pour l'interroger. Jeanne ne lui laissa pas le temps d'articuler un mot.

—Vous êtes médecin, n'est-ce pas ? lui demanda-t-elle.

—Oui, fit-il étonné.

—Je suis donc ici dans une hospice ?

La voix de la prisonnière était ferme et bien posée, sa parole nette et vibrante. Le médecin en fut frappé.

—Vous êtes dans une hospice, oui, répondit-il.

—Pourquoi ne suis-je pas dans la prison où je dois subir ma peine ? reprit la veuve de Pierre Fortier.

De plus en plus étonné du phénomène qui se présentait à lui, le médecin répliqua :

—Vous êtes à la Salpêtrière, et la Salpêtrière est une prison en même temps qu'un hospice.

Jeanne tressaillit, devint très pâle et s'écria :

—A la Salpêtrière. Le vide qui se faisait dans ma mémoire se remplit. C'est à la Salpêtrière qu'on enferme les condamnées frappées de folie. J'ai été folle.

#### XLVII

Le médecin, avant de répondre, hésita. Jeanne continua vivement :



—Oui, j'ai été folle. N'essayez pas de me le cacher, à quoi bon? Est-ce que je pourrais vous croire? J'ai été folle, mais je ne le suis plus. Les voiles qui faisaient la nuit dans mon cerveau se sont déchirés tout à coup. Les ténèbres sont dissipées, je me souviens. On m'a condamnée à la reclusion perpétuelle pour avoir incendié, volé, assassiné. En entendant prononcer ma condamnation (condamnation injuste, je le jure!) je me suis évanouie. Ce qui s'est passé depuis lors autour de moi, je l'ignore. Il me semble que j'ai dormi d'un long sommeil. Parlez-moi, je vous en supplie, monsieur le docteur. Répondez-moi, j'ai besoin de savoir. Depuis combien de temps suis-je folle? Depuis combien de temps suis-je à la Salpêtrière?

—Pour vous répondre d'une façon absolument exacte, il me suffira de consulter votre pancarte, répliqua le médecin, et il ajouta en s'adressant à une infirmière : Donnez-moi la pancarte.

L'infirmière obéit. Le docteur jeta les yeux sur l'affiche administrative, et dit :

—Vous êtes ici depuis le 4 mars 1862.

—Et nous sommes en quelle année?

—En 1871.

Jeanne chancela et faillit tomber à la renverse.

—Neuf ans! balbutia-t-elle en portant les mains à son front, il y a neuf ans que je suis folle! Personne ne se souvient de moi! Personne ne venait me voir ici, n'est-ce pas?

—Personne, répondit l'infirmière.

—Et j'avais deux enfants, poursuivit la malheureuse femme en éclatant en sanglots, mon fils Georges, ma fille Lucie. Que sont-ils devenus? Sont-ils vivants encore, seulement.

—Je ne puis vous l'apprendre, dit le médecin; mais, en faisant écrire aux personnes chez lesquelles vos enfants se trouvaient lors de votre arrestation, vous obtiendrez sans doute des renseignements précis.

—Oui, s'écria la prisonnière, j'écrirai, je veux savoir. Mais que va-t-on faire de moi?

—Je vais vous adresser une question d'abord, répondit le docteur, et quand vous m'aurez répondu, je rédigerai un rapport qui constatera votre guérison. A coup sûr, en ce moment, vous êtes en état lucide; cette lucidité persistera-t-elle? L'avenir nous l'apprendra. Pouvez-vous me dire si vous savez de quelle manière la raison vous est revenue?

—Non, je ne le sais pas dit Jeanne dont le visage s'assombrit. J'ai vu des flammes courant sur les murs. J'ai eu peur. Cela m'a rappelé l'incendie de l'usine d'Alfortville, et j'ai crié à l'aide.

—La commotion morale qui a ramené le souvenir et la raison vient de là, dit le médecin. Ce n'est point la première fois qu'un semblable phénomène se produit.

—Alors, vous me croyez guérie?

—Je l'espère et je le crois.

—Répondez donc à ce que je vous demandais tout à l'heure. Que va-t-on faire de moi?

—Aussitôt mon rapport adressé à qui de droit, on vous transportera dans une prison où vous subirez votre peine.

—Oui, la reclusion perpétuelle! fit Jeanne avec amertume. Et mes enfants sont morts peut-être, morts sans que j'aie pu les embrasser! Ah! je suis frappée cruellement!

—Courage, pauvre femme! répliqua le médecin. Rien ne prouve que vos enfants soient morts. Il est possible que Dieu vous réserve le bonheur de les embrasser encore.

La veuve de Pierre Fortier éclata en sanglots. Le docteur lui jeta quelques paroles d'encouragement, et se retira. Après la première explosion de son désespoir Jeanne restée seule se calma peu à peu et elle en arriva à raisonner presque de sang-froid.

—J'ai laissé Georges, se dit-elle, chez le curé d'un village qui s'appelait, je crois, Chevry. Ce curé était un brave homme, un cœur d'or. Il m'avait promis de veiller sur mon fils, il aura tenu parole. Mon Georges bien aimé, s'il est vivant encore, a quatorze ans déjà, et Lucie, ma chère petite fille, en a onze. Sa nourrice à Joigny se sera prise de pitié pour elle, sans doute. Elle l'aura gardée, élevée. Oh! mes enfants! mes chers enfants, ce médecin avait raison. Dieu ne se montrera pas sans miséricorde, il m'accordera le bonheur de vous revoir, de vous embrasser.

LA PREMIÈRE COMMUNION



QUEL événement peut intéresser le plus les mères si ce n'est le jour de la première communion, cette fête solennelle et douce, la plus belle et la plus imposante des fêtes chrétiennes; la première communion, touchante cérémonie qui fait époque dans la vie des enfants, la première qui, on peut le dire, donne exactement la connaissance de la bonté de leur cœur et de la pureté de leur âme.

Cette première communion, qui inspire les femmes, qui inspire les mères, et à plus forte raison les mères poètes, a été la cause d'une des plus belles poésies qu'ait produites la muse des mères, M<sup>me</sup> Hermance Lesguillon.

Petits enfants tout blancs de la robe et de l'âme,  
Petits enfants tout blancs du cœur et de l'esprit,  
Attirez la divine flamme  
Sur le monde où la foi périt!

Dans l'univers entier s'élèvent vos nuées,  
Légions d'esprit saints par l'amour saluées,  
Jeunes filles, jeunes garçons!  
Troupeau que Dieu conduit de ses régions pures,  
Mondes tout frais lavés des légères souillures,  
Dieu descend pour vous voir! Commencez vos chansons.

Offrez-lui votre grâce avec votre jeunesse,  
Votre douce candeur avec votre faiblesse,  
Votre beauté touchante et vos tendres attraits:  
Offrez-lui vos réveils tressés d'or et de soie,  
Vos rêves confiants qui s'ouvrent dans la joie,  
Vos vœux pour l'avenir, si hardis et si frais!

Offrez-lui le cantique où vivent ses louanges,  
Vos concerts que là-haut suivent les voix des anges,  
Vos petits cœurs émus exhalant leurs soupirs!  
Offrez-lui le soleil d'un œil plein d'innocence,  
La sève qui bourgeoine à l'arbre de l'enfance,  
Et qui s'ouvre fleurie en de rosés desirs!

Comme l'Abel aimé dont il cherchait l'offrande,  
Offrez votre holocauste, afin que Dieu nous rende  
Un peu de cet appui qu'il nous avait donné!  
Offrez-lui vos présents, afin que sa colère  
Se change en pleurs d'amour, comme fait toute mère  
Pour son enfant ingrat, lorsqu'elle a pardonné!

Réunissez vos vœux, afin que sa vengeance  
Se ralentisse un jour et se change en clémence  
Pour ce premier péché, crime de l'innocent!  
Faites qu'enfin le monde efface l'anathème  
Et qu'à force d'amour il arrive lui-même  
A détourner l'arrêt qui le frappe en naissant!

Implorez! implorez! tentez le Dieu suprême!  
Sondoyez les élus! gagnez l'ange qu'il aime!  
Qu'un transport lumineux monte l'environner!  
Pleurez! priez! pleurez! faites que sa justice  
Se fasse honte enfin d'étendre le supplice,  
Et que, las de punir, il veuille pardonner!

Demandez qu'un temps vienne où la mortelle vie  
Ne soit plus à la haine, à la guerre asservie,  
Pour la gloire d'un seul gorgeant sa passion!  
Empêchez que, traînant de souffrance en souffrance,  
L'homme se lasse enfin de croire à l'espérance,  
Et n'insulte son Dieu dans la création!

Priez qu'un nouveau phare illumine le monde,  
Par l'invisible grâce où meut l'âme féconde!  
Priez que la science, éclairant nos esprits,  
Elève mieux nos cœurs vers la grandeur divine,  
Force de nos grandeurs, leur unique origine,  
Fondement éternel qui soutient nos débris!

Priez pour que, domptant les fléaux de la terre,  
L'homme s'unisse à l'homme et se nomme son frère!  
Priez pour que le joug injuste qui soumet  
Soit brisé par l'esclave, et que si le droit règne,  
Il soit si bienfaisant qu'aucun front ne le craigne,  
Et qu'on s'y range heureux comme à tout ce qui plaît.

Priez pour le malheur! la honte! la misère!  
Priez pour qui blasphème et pour qui désespère!  
Priez pour le pécheur et pour le criminel!  
Priez pour l'ignorance et surtout pour l'envie!  
Priez pour l'indigent qui n'a rien de la vie!  
Priez pour tout désir mortel!

Priez pour l'orphelin qui grandit sans asile,  
Pauvre germe égaré, portant graine inutile,  
Qu'emporte la tempête et qui produit le mal;  
Priez pour des enfants vous enviant peut-être,  
Mais souriant encor en vous voyant paraître,  
Sans blâmer le secret d'un bonheur inégal!

Priez, oh! priez bien pour ceux qui se résignent,  
Supportant tels fardeaux que les lots leur assignent!  
Priez pour le combat invisible et muet!  
Priez pour qui dévore un ardeur inutile!  
Pour qui meurt de jeunesse au cachot qui l'exile!  
Priez pour le puissant qui cache son forfait!

Priez pour vos amis! vos ennemis! vos frères!  
Pour ce que vous aimez! pour les jours de vos pères!  
Priez pour que la mort les épargne toujours!  
Priez pour qu'à leur cœur nuls soucis ne s'amassent!  
Pour qu'honorés et purs leurs jours doucement passent,  
Echauffés du rayon si brillant de vos jours!

Priez encor, enfants, pour le cœur de vos mères,  
Pauvres femmes pleurant sur leurs devoirs austères!  
Priez pour la vertu qui jette ses regrets!  
Priez pour que l'hiver qu'apporte la vieillesse  
Soit patient et doux, et qu'aimant la jeunesse,  
Leur raison sans souffrir effeuille leurs attraits!

Ah! petits êtres chers dont les jours sont nos vies!  
Priez pour vos santés fragiles et chéries!  
Pour nous, hélas! priez pour vous!  
Demandez au Seigneur la grâce la plus forte:  
C'est qu'avant vous, enfants, le trépas nous emporte,  
Et que, fermant nos yeux, vous pleuriez seuls sur nous!

Petits enfants tout blancs de la robe et de l'âme,  
Petits enfants tout blancs du cœur et de l'esprit,  
Attirez la divine flamme  
Sur le monde où la foi périt!

MME HERMANCE LESGUILLON.

NOS GRAVURES

Nous donnons aujourd'hui sur notre première page le portrait du général Middleton, commandant l'expédition du Nord-Ouest.

La quatrième page contient différentes vues du théâtre de la rébellion et le portrait du trop fameux major Crozier, qui a tiré le premier coup de feu dans la campagne actuelle.

Battleford est l'ancienne capitale du Nord-Ouest, elle ne contient que 300 habitants.

Medicine Hat est l'une des principales stations du chemin de fer du Pacifique.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No. 80.—ENIGME

Je suis muette en Canada,  
Je suis utile pour faire aimer,  
Et si maman ne m'avait pas,  
Son existence serait changée.

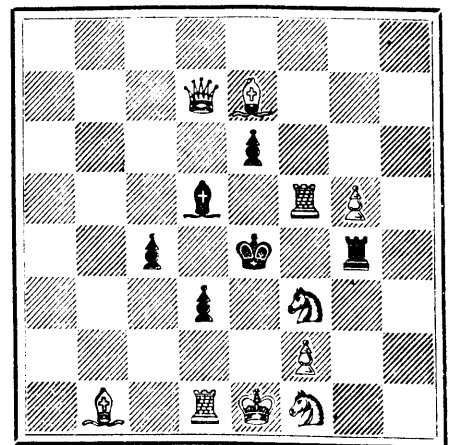
No. 81.—PROBLÈME

Un père dit à son fils : " Tu as le quart de mon âge. Il y a cinq ans, tu n'en avais que le cinquième "   
Quels étaient l'âge du père et du fils?

No. 82.—PROBLÈME D'ÉCHECS

Composé par M. F. B. PHELPS, Sandwich, Ill.   
Ce problème a obtenu le deuxième prix au concours du *Cézair*, d'Ottawa

Noirs





REBUS.



S

EXPLICATION DU DERNIER REBUS :  
Le repentir efface le péché.

CHOSSES ET AUTRES

Deux Canadiens viennent d'être nommés sous-percepteurs du revenu, dans le Maine.

Quatre des canons de la frégate anglaise, l'*Inflexible*, coûtent \$50,000 chaque.

La législature du Massachusett est en session depuis cinq mois. Dépenses : \$1,000 par jour.

Le pénitencier de Sing-Sing, New-York, a donné, pour le mois dernier, un profit net de \$6,000.

Une surprise à faire à la femme d'un vitrier, ce serait de lui faire cadeau d'une robe à carreaux où le vert dominerait.

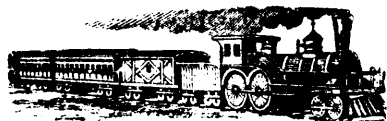
Les Mormons ont 65 prédicateurs dans l'Amérique du Sud. Ils comptent envoyer 700 adeptes dans le courant de l'année.

Il est question de modifier notablement la loi relative à l'extradition des criminels, entre le Canada et les Etats-Unis.

Un officier supérieur arrivé du Soudan affirme que vingt-cinq pour cent des troupes anglaises sont malades et se trouvent dans un tel état qu'on ne pourrait les rappeler au Caire.

Le pont colossal construit par les ingénieurs chinois sur un bras de mer, à Logang, vient d'être achevé. Ce pont, entièrement construit en pierre, a 5 milles de longueur et compte 300 arches.

On compte au Canada une personne par chaque mille carré de territoire. Aux Etats-Unis, il y a 29 habitants par mille carré, 480 en Belgique, 312 en Hollande, 247 en Italie, 217 en Allemagne, 210 dans les Indes anglaises.



CHEMIN DE FER DU GRAND TRONC  
1885.

FETE DE LA REINE.—PRIX D'EXCURSION.

Des billets aller et retour seront vendus au prix d'un voyage simple, de première classe, bon aller et retour le 25 Mai seulement. Pour un tiers en plus les billets seront bons pour aller les 22, 23, 24 et 25, et pour retour jusqu'au 26 Mai 1885.

Ces billets sont bons seulement pour voyage sans changement de trains et non pour les trains express de St. Louis, Est et Ouest, par la Division Great Western.

JOSEPH HICKSON,  
Gérant-Général.

Montréal, 13 mai, 1885.

FLAVIEN J. GRANGER,  
PAPETIER.  
13, COTE ST-LAMBERT, Montréal.

Fournitures de bureau, Livres blancs, Impressions, Reliures, Papiers d'emballage. Importation sur commande, de livres publiés en Europe. Articles de Paris.

Z. E. MARTIN & DASTOUS,  
MARCHANDS-TAILLEURS, MERCERIES ETC.  
41, CARRE CHABOUILLEZ, Montréal.

DR. H. E. DESROSIERS,  
70, RUE ST-DENIS,  
MONTREAL.

DR. J. LEROUX,  
2445, RUE NOTRE-DAME,  
MONTREAL.

MATHIEU FRERES, Marchands de Vins,  
No 87, Rue St-Jacques, Montréal.

PRIMES MENSUELLES

DU

MONDE ILLUSTRE

1re Prime	-	-	\$50
2me "	-	-	25
3me "	-	-	15
4me "	-	-	10
5me "	-	-	5
6me "	-	-	4
7me "	-	-	3
8me "	-	-	2
86 Primes, a \$1	-	-	86
<b>94 Primes</b>			<b>\$200</b>

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

MATHIEU & GAGNON  
MARCHANDISES DE NOUVEAUTES  
En gros et en détail,  
105, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.  
Spécialité : Soie, Satin, Velours, Etoffes & Robes, Cachemires, Crêpes, Tweeds de toutes sortes.

ON demande des Agents pour le MONDE ILLUSTRE dans chaque ville et village du Canada et des Etats-Unis. Une commission libérale sera donnée à tous ceux qui, par leurs efforts, augmenteront la circulation de ce beau journal de famille. Un numéro spécimen sera envoyé gratis sur demande. S'adresser à BERTHIAUME & SABOURIN, 30 Saint-Gabriel, Montréal.

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie  
GEBHARDT-BERTHIAUME,  
No 30, Rue St-Gabriel, Montréal.

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Pancartes, Cartes d'affaires, Programmes, Lettres Funéraires, Circulaires, Affiches, etc. Factums imprimés promptement et à bas prix.

TOUJOURS EN MAINS:

Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités. Etiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

JOUISSEZ  
De la Santé et du Bonheur

COMMENT ? Faites comme d'autres ont fait.

Souffrez-vous de maladies des reins ?  
"Le "Kidney Wort" m'a ramené, pour ainsi dire, des portes du tombeau, lorsque j'avais été condamné par treize médecins éminents du Détroit."  
M. W. Deveraux, Mechanic, Ionia, Mich.

Vos nerfs sont-ils affaiblis ?  
"Le "Kidney Wort" m'a guéri la faiblesse des nerfs, etc., lorsque l'on désespérait de mes jours." Mde M. M. B. Goodwin, Ed. Christian Monitor, Cleveland, O.

Souffrez-vous de la maladie de Bright ?  
"Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque mon urine avait la consistance de la craie, puis ressemblait à du sang."  
Frank Wilson, Peabody, Mass.

Souffrant de la diabète ?  
"Le "Kidney Wort" est le remède le plus efficace que j'aie prescrit. Il procure un soulagement presque immédiat."  
Dr Phillip C. Ballou, Moncton, Vt.

Souffrez-vous de maladies du foie ?  
"Le "Kidney Wort" m'a guéri d'une maladie chronique du foie lorsque je demandais à mourir."  
Henry Ward, ex-colonel, 69 Gardes Nationale, N.Y.

Souffrez-vous de douleurs dans le dos ?  
"Le "Kidney Wort" (1 bouteille) m'a guéri lorsque j'étais si souffrant que je ne pouvais me lever, mais que je me roulais hors de mon lit."  
C. M. Tallmage, Milwaukee, Wis.

Souffrez-vous de maladies des reins ?  
"Le "Kidney Wort" m'a guéri de maladies du foie et des reins après que j'eus suivi inutilement, pendant des années, le traitement des médecins. Ce remède vaut \$10 la boîte."  
Saml Hodges, Williamstown, West Va.

Souffrez-vous de la constipation ?  
"Le "Kidney Wort" facilite les évacuations et m'a guéri après que j'eus fait l'essai d'autres remèdes pendant seize ans."  
Nelson Fairchild, St-Albans, Vt.

Souffrez-vous de la malaria ?  
"Le "Kidney Wort" est supérieur à tous les autres remèdes dont j'aie jamais fait usage dans ma pratique."  
Dr R. K. Clark, South Hero, Vt.

Etes-vous bilieux ?  
"Le "Kidney Wort" m'a fait plus de bien que tous les autres remèdes dont j'aie jamais fait usage."  
Mde J. T. Galloway, Elk Flat, Oregon.

Souffrez-vous des hémorrhoides ?  
"Le "Kidney Wort" m'a guéri radicalement des hémorrhoides qui coulaient. Le Dr W. C. Kline m'avait recommandé ce remède."  
G. H. Horst, Caissier M. Bank, Myertown, Pa.

Etes-vous torturé par le rhumatisme ?  
"Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque les médecins m'avaient condamné et après que j'eus souffert pendant trente ans."  
Elbridge Malcolm, West Bath, Maine.

Aux femmes qui sont malades ?  
"Le "Kidney Wort" m'a guérie d'une maladie dont je souffrais depuis plusieurs années. Plusieurs de mes amies qui en ont fait usage en disent le plus grand bien."  
Mde H. Lamoreaux, Ile La Mothe, Vt.

Si vous voulez chasser la maladie et jouir d'une bonne santé  
Faites usage du

KIDNEY-WORT  
Le Purificateur du Sang.

N. GOYETTE,  
BOUCHER,  
MARCHE D'HOCHELAGA,  
Etau 1 et 3

L'administration du MONDE ILLUSTRE est en état de procurer tous les numéros depuis le commencement, à ceux qui désireront conserver la série.

LE MONDE ILLUSTRE est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-proprietaires. Bureau: rue St-Gabriel, No. 30, Montréal.